

Deux FIACS pour le prix d'une

La foire qui ouvre jeudi 24 octobre, de haut niveau, est divisée en deux parties très contrastées

Arts

Quel est le pluriel du mot FIAC (Foire internationale d'art contemporain)? FIACS, sans doute. Il y a cette année, au Grand Palais, non pas une, mais deux FIACS. Elles logent dans le même bâtiment, elles communiquent par des escaliers, mais elles n'en sont pas moins très distinctes, et pas seulement parce que l'une loge dans les galeries à l'étage quand l'autre jouit de la grande nef et de son admirable lumière – les jours de soleil bien sûr, comme ce fut le cas pour la journée professionnelle, mercredi 23 octobre.

Sous la verrière, la FIAC de la nef était largement ses chefs-d'œuvre et ses noms célèbres. A commencer par ceux des galeristes les plus connus. David Zwirner, Hauser & Wirth, Andrea Rosen, White Cube, Pace, Lisson, Eigen + Art : qu'ils viennent de New York, Londres, Zurich ou Berlin, les puissants du marché de l'art n'évitent plus Paris. Ils y rejoignent ceux qui s'y sont installés, Larry Gagosian, Thaddaeus Ropac, Marian Goodman depuis quelques années et les Français Chantal Crousel, Yvon Lambert ou Kamel Mennour.

Sur ce point, Jennifer Flay, directrice de la Foire, a pleinement atteint le but qui lui avait été fixé : refaire de la FIAC une Foire réellement internationale à laquelle les marchands sont tentés – ou se sentent tenus – de participer, au même titre qu'aux Foires de Bâle ou de Miami. Pour sa quarantième édition, la FIAC a retrouvé, sinon dépassé, le rang qui était le sien à la fin des années 1980 et qu'elle avait perdu ensuite.

Cela se voit aux premiers pas entre les stands. Gagosian propose à qui a les moyens de les acquérir des Picasso et un De Kooning de premier ordre, comme le sont les Louise Bourgeois de Karsten Greve ou les Jean Dubuffet de Waddington. La galerie parisienne 1900-2000 et la new-yorkaise Ubu Gallery rivalisent comme d'habitude de raretés précieuses et historiques, l'une avec ses Francis Picabia, ses Man Ray et ses « cadavres exquis » surréalistes, l'autre avec ses Picasso et ses Otto Dix.

Dans ce registre, où science et plaisir s'allient allègrement, l'acrochage « Sexe, humour et abstraction » de la galerie le Minotaure n'est pas mal non plus : Frantisek Kupka, Hans Bellmer, Jules Perahim et le méconnu Marcel Ronay côtoient une sculpture peu descriptible d'Annette Messager et la suite faussement abstraite de François Morellet intitulée *La Géométrie dans les spasmes*.



A droite, deux œuvres de Georg Baselitz, de la galerie Thaddaeus Ropac. OLIVIER JOBARD/MYOP POUR « LE MONDE »

Histoire toujours : Natalie Seroussi, pour les 30 ans de sa galerie, montre un ensemble pour lequel l'adjectif « muséal » n'est pour une fois pas excessif : le meilleur du Nouveau Réalisme y est représenté par Niki de Saint Phalle, Yves Klein, Martial Raysse, Arman et Jean Tinguely. Michelangelo Pistoletto et Tom Wesselmann sont aussi conviés, manière juste de rappeler qu'au début des années 1960 tous ces artistes se connaissaient et pouvaient exposer ensemble, avant que catégories et classement ne les enferment. Ne pas négliger non plus les toiles de Philip Guston à la McKee Gallery, très inattendues.

Ces galeries et ces noms sont concentrés pour l'essentiel dans la partie « moderne » de la Foire, au centre de la nef et jusqu'aux escaliers monumentaux. De part et d'autre s'étend le secteur contemporain, celui des vivants qui sont, pour les meilleurs d'entre eux, représentés par des pièces de grande qualité. Cindy Sherman est chez Gagosian et Metro Pictures. Sur le mur extérieur de Marian Goodman, Christian Boltanski révèle trois images stéréoscopique de sa série « Signal », remarquables.

Chez Yvon Lambert, Bertrand Lavier offre aux regards le plus récent et le plus mélancolique de ses quasi « ready-made », l'épave d'une Ferrari. Ironie encore : les « sculptures » du très railleur Theo

Mercier s'entendent avec les photographies de Charles Fréger sur le stand de Gabrielle Maubrie.

Une autre rencontre, sous le signe de la peinture cette fois, est tout aussi réussie : celle de Marc Desgrandchamps, Tim Eitel et Neo Rauch chez Eigen + Art. Le stand de la galerie berlinoise Nagel Draxler accueille ce qui devrait demeurer l'œuvre actuelle la plus marquante de cette FIAC, l'installation allégorique que Kader Attia consacre à l'art africain et à sa trop faible place dans l'histoire de l'art.

La volonté de faire entrer des galeries de peu d'ancienneté est estimable, mais le niveau ne suscite guère d'enthousiasme

Encore ne s'agit-il pas là d'un inventaire, mais juste d'une promenade sous la nef. L'abondance des œuvres de qualité qui la caractérise a néanmoins une conséquence moins heureuse : la différence s'accuse entre cette FIAC et l'autre, à l'étage. Espaces exigus, enfilades étroites, éclairage souvent dur : les conditions matérielles n'arrangent rien.

Mais la faiblesse de cette deuxième FIAC s'explique principalement par l'accumulation de travaux dont certains sentent un peu

trop les écoles d'art. Le désir de rajeunir la foire est louable. La volonté d'y faire accéder des galeries de peu d'ancienneté, qui ne disposent pas des moyens de leurs consœurs de la nef, est aussi estimable. Mais, faute peut-être d'une sélection assez rigoureuse, le niveau général ne suscite guère d'enthousiasme. Les heureuses révélations font défaut : beaucoup de néo ou postdadaïsme de quatrième ou cinquième génération, beaucoup trop de travaux qui se rêvent provocateurs et ne sont que citations scolaires.

Quelques exceptions évitent que l'on regrette d'être monté : les photocollages et les assemblages d'Eva Kotatkova dans la galerie tchèque Hunt Kastner, le one-woman-show baroque d'Anita Molinero chez Alain Gutharc, les tableaux fassusement primitifs de Laurent Grasso chez Valentin.

On ne peut cependant s'empêcher de penser que plusieurs galeries qui n'ont pas été acceptées cette année – celle de Claudine Papillon par exemple – auraient su réussir des stands bien plus convaincants que la plupart de ceux de cette deuxième FIAC. ■

PHILIPPE DAGEN

FIAC. Grand Palais, avenue Winston Churchill, Paris 8^e, et dans d'autres endroits. De midi à 20 heures. Nocturne le vendredi 25 jusqu'à 21 heures. Entrée : 35 €. jusqu'au 27 octobre. Fiac.com.